

# La Reine Berthe au grand pied



J. Colin  
de Plancy

*En couverture :*

Statue de marbre (1848) représentant Berthe au grand pied (Jardin du Luxembourg à Paris) –  
Sculpture d'Eugène-André Oudiné – 1810-1887 (Tosca, Wikimedia Commons).

Antérieurement approuvée par l'Autorité Épiscopale de Malines,  
cette légende a été approuvée aussi le 14 janvier 1846,  
dans la collection des légendes de l'histoire de France,  
par Monseigneur Affre, archevêque de Paris.

**PARIS**

Librairie centrale de la Société, rue du Tournon, 16

**PLANCY**

Siège, Direction, Imprimerie et Librairie de la Société

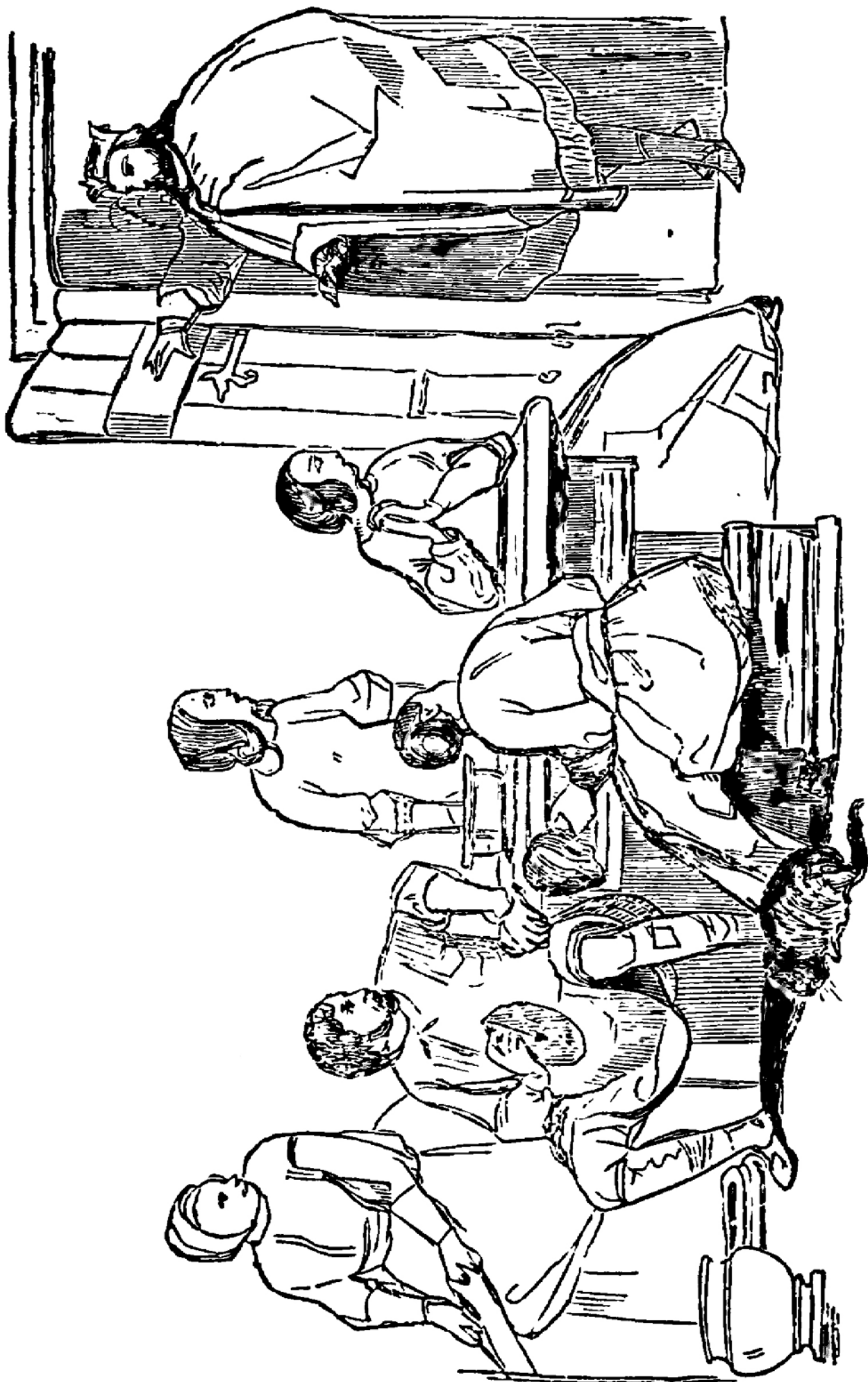
1854

Plancy - Typographie de la Société de Saint-Victor - J. COLLIN, imp.

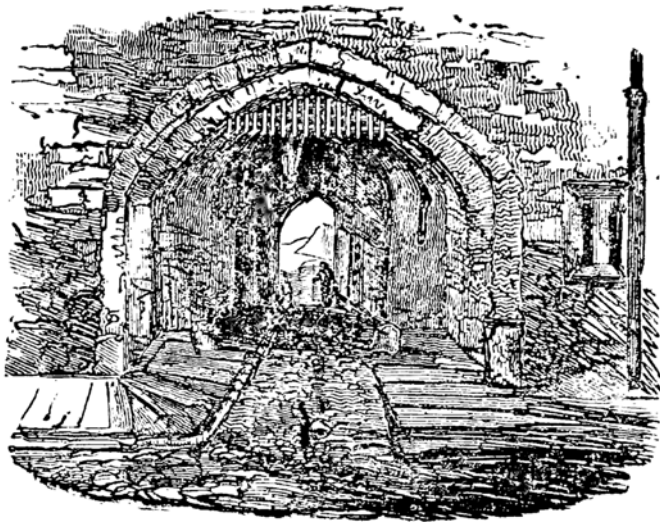
Recomposé et remis en page par et pour le site [www.eglise-romane-tohogne.be](http://www.eglise-romane-tohogne.be)  
en juin 2018.



L'envoyé de Charles-Martel entre au château de Laon.



Pépin chez le meunier.



## La Reine Berthe au grand pied



### I.

Un beau jour du mois de septembre de l'année 737, dans une petite salle du château de Laon, très ornée pour l'époque, deux jeunes filles s'entretenaient, avec naïveté d'une part, avec quelque affectation de l'autre.

Le château des comtes de Laon n'était, au premier aspect, qu'une forteresse rudement construite en pierre de roche, couverte de dalles superposées comme des tuiles et soutenues par une charpente énorme. Des planches peintes, placées sur de longues poutres, formaient le plafond des appartements, tous de plain-pied; des trophées d'armes avaient fait longtemps le seul ornement des murs blanchis; un pavé mal poli composait le parquet; de hautes fenêtres étroites, dont les angles s'arrondissaient un peu, étaient percées dans les épaisses murailles. Les poternes étaient lourdes, massives; la porte d'entrée, bardée de fer, était protégée encore par une double herse. C'était le manoir féodal: car la féodalité était née. Mais ce qui distinguait alors le château de Laon des résidences de cette sorte, c'est que le comte Charibert, à qui Charles-Martel avait donné cette ville, ayant suivi le duc d'Austrasie dans toutes ses guerres, avait trouvé moyen de rassembler quelques riches objets, qui faisaient regarder l'intérieur de son fort comme un palais. À la prise du camp des Sarrasins dans les plaines de Tours, il avait enlevé des tapis et des meubles précieux; il avait rapporté, du pillage des villes romaines dans la Gaule méridionale, des bijoux inconnus aux Francs; et les ornements des plus élégantes dames gauloises paraient sa fille unique, qui était son orgueil.

Berthe, en effet, la fille chérie du comte Charibert, était un ange ravissant. Elle entraînait dans sa dix-huitième année, avec ses épais cheveux blond-cendré, ses yeux bleus pleins de tendresse, son teint frais et vif, et cet embonpoint potelé si gracieux et si attrayant dans une jeune fille. Elle avait l'esprit cultivé, le cœur généreux, l'âme grande et forte sous des dehors timides. Mieux que cela, elle était pieuse, et de cette piété solide qui donne une vertu inébranlable. Elle était si bonne, que, pour plaire à son père et malgré ses répugnances modestes, elle

consentait à être un peu coquette, mais de cette coquetterie seulement qui est de la dignité et de la grâce.

Elle était parée, ce jour-là, d'une longue robe de soie orientale, ornée de broderies en or. Une ceinture de pierres dessinait sa taille; des bracelets de perles faisaient ressortir le léger incarnat de ses bras arrondis, qu'on voyait tout entiers dans ses longues manches d'une ampleur démesurée; des festons d'or retombaient sur ses épaules; un collier de corail, auquel pendaient une croix d'or et un petit reliquaire, fermait sa robe, sans plis autour du cou. Elle portait le noble manteau des Francs, qui consistait en une pièce d'étoffe, étroite par en haut, très large par en bas, espèce de triangle dont la pointe se rabattait par derrière. On le fixait aux épaules au moyen de deux petites chaînes agrafées sur la poitrine. Des pierres et de légères figurines d'or et d'argent en orfèvrerie étaient parsemées sur ce vêtement raide. Berthe avait la tête nue; ses longs cheveux formaient autour de sa figure de petites spirales terminées par des boucles que des épingles d'or retenant en rond. Lorsqu'elle sortait du manoir, elle portait, pour soutenir son voile, une sorte de turban plat, couronné de larges banderoles qui retombaient autour de sa tête, courtes par-devant, pendantes sur les côtés, assez développées par-derrière, comme les barbes d'une mitre d'évêque. Des bas fins de laine rouge et des souliers de même étoffe, pointus et fort couverts, complétaient sa parure.

Elle était assise sur un tabouret à dossier, sorte de lourd fauteuil garni de cuir jaune très brillant. Elle avait sous ses pieds un tapis de Smyrne, et devant elle une petite table incrustée d'arabesques d'argent, sur laquelle était, à côté d'un petit missel, une pelote de laine violette traversée par des aiguilles à tricoter; car elle faisait les chausses de son père. Dans un coin étaient son rouet et sa quenouille; elle filait, disait-on, comme les fées.

L'autre jeune fille, qui se trouvait assise vis-à-vis sur un escabeau, était Aude, sœur de lait de Berthe, plus âgée de six mois, belle aussi, mais dans un genre moins suave; ce qui peut-être était l'effet d'une âme moins pure. Berthe avait désiré d'avoir toujours auprès d'elle sa chère Aude et sa nourrice, qui étaient de condition serve; le comte et la comtesse de Laon y avaient consenti. Aude était presque aussi parée que sa jeune maîtresse; mais elle n'avait ni manteau ni pierres. Sa robe, montant jusqu'au cou, sans plis au corsage, était d'une étoffe de lin avec de petites rosaces noires semées assez rares sur un fond rose. Aude avait les cheveux plus châains que Berthe, la figure piquante, la taille bien prise. Elle était un peu plus grande que la princesse. Son regard était hardi; mais, soit à cause de l'humilité de son origine, soit dissimulation native, elle cherchait habituellement à cacher ce que ses yeux pouvaient exprimer. Elle avait dans l'âme une passion cruelle, l'envie. Elle était jalouse intérieurement de sa jeune maîtresse; et dans cet égarement, que sa situation rendait inexplicable, elle souffrait à la pensée qu'elle n'était que la fille d'un serf, tandis que Berthe, née d'un comte, était destinée à commander.

Berthe ne soupçonnait rien des honteux sentiments secrets de son amie. Elle l'entretenait avec abandon de ses joies et de ses plaisirs; elle la traitait comme une sœur; elle lui montrait les bijoux que lui donnait son père.

— Mais, lui disait Aude, le duc d'Austrasie se repose à présent. Il n'y a plus de conquêtes, ni le butin.

— Ce n'est pas de Charles-Martel qu'on peut dire jamais qu'il se repose, répondit Berthe. Mon père ne l'a pas suivi, parce que ses blessures le retiennent. Mais n'avons-nous pas assez ? Il y a cinq ans, dans cette grande journée qui anéantit les Sarrasins aux plaines de Tours, mon père ramena tous ses chars de guerre remplis d'objets précieux. Des colliers d'or et des couronnes ornées décoraient sa hache d'armes et la riche poignée d'un cimenterre de roi brille aujourd'hui à son épée. Dans l'Aquitaine, il a conquis aussi, à côté de Charles-Martel, des trésors et des bijoux qui font de ce château un glorieux séjour. Dieu veuille, et sa Sainte Mère nous l'obtienne, que mon père ne nous quitte plus pour de nouvelles guerres !

Comme Berthe achevait ces mots, on entendit, à la porte du château de Laon, le son du cor pendu au poteau extérieur du pont-levis. Ce son fut répété trois fois.

— Voici, dit Aude, un important message. Ma mère nous en apporte des nouvelles.

— Je ne sais rien encore, répliqua la nourrice en entrant dans la petite salle. Mais c'est un héraut de notre puissant suzerain le duc d'Austrasie. Il est accompagné de la bannière au lion debout.



La nourrice.

— Un envoyé de Charles-Martel ! s'écria Berthe : mon Dieu ! vient-il encore réclamer le bras de mon père ?

La jeune fille, impatiente, ouvrit l'étroite fenêtre et se pencha vers la cour. Elle aperçut le comte de Laon qui, tandis qu'on levait les herses, allait lui-même, par déférence pour son suzerain qu'il chérissait, recevoir jusque sur le pont son envoyé. Il lui tint l'étrier pendant qu'il descendait de cheval, le conduisit par la main à la salle d'honneur, et fit appeler sa fille. Déjà on préparait à la hâte un festin.

En entrant dans la salle, Berthe vit le héraut vêtu d'une dalmatique pourpre dont les pans étaient taillés en bas et festonnés. Il était accompagné d'un écuyer qui tenait sa bannière.

— Ma fille, dit le comte Charibert, vous nous aiderez à recevoir dignement l'hôte que nous envoie notre duc.

Berthe apporta une aiguière, dans laquelle le héraut se lava les mains ; la comtesse de Laon lui présenta une serviette brodée ; après quoi Charibert le fit asseoir seul à la grande table, qui se couvrit rapidement de mets et de fruits. Le révérend chapelain bénit le repas ; le comte, sa famille et tous ses officiers restèrent debout pour servir le héraut, qui recevait tous ces honneurs sans observations. C'était l'usage. Il représentait son maître, le chef souverain des royaumes occupés par les Francs.

Le comte de Laon remplit d'un vin généreux une grande coupe d'or ; il en but le tiers au salut de son hôte et la lui présenta. Le héraut, avant d'y porter ses lèvres, se leva avec gravité et offrit la coupe à Berthe ; ce qui causa quelque surprise.

La jeune fille rougit, fit le signe de la croix, but une gorgée, et remit d'une main tremblante le vase pesant au héraut, qui le vida tout d'un trait, en disant :

— A vous, demoiselle !

Après cette singulière formalité, il dîna sans ajouter un mot, et sans que personne fit autre chose que le servir.

Son écuyer, entouré de quatre officiers du comte, dînait à part dans la même salle, sur un petit dressoir.

Cependant le comte et la comtesse de Laon ne savaient que penser de l'honneur que le héraut avait fait à leur fille ; et Charibert commençait à douter que ce fût une mission guerrière que l'envoyé eût à remplir.

Quand il eut fini son repas, le héraut invita Berthe, son père et sa mère qui l'avaient servi, et le révérend chapelain, à s'asseoir à sa table ; il but de nouveau à leur prospérité.

— Et à celle de Charles-Martel ! répondit le comte de Laon.

— Dieu vous a entendu, ajouta le héraut.

Puis il reprit :

— Je dois présentement remplir le devoir qui m'amène. Le duc des Francs, le puissant Charles-Martel, toujours vainqueur, lui à qui toutes les Gaules obéissent, depuis l'embouchure de la Meuse jusqu'aux Pyrénées, et depuis les sources du Rhin jusqu'à l'Océan, lui dont toutes les nations voisines sont tributaires jusqu'au Danube, Charles, voulant donner au jeune et vaillant Pépin, son second fils, une noble épouse, m'envoie à vous, messire comte de Laon, vous l'un de ses leudes les plus dévoués, l'un de ses plus illustres chefs, vous qui comme lui avez grandi sur les champs de bataille et qui avez rehaussé votre noblesse par les faits de l'épée...

Le héraut fit une pause. Berthe, le front couvert de rougeur, avait les yeux baissés, dans une anxiété profonde ; elle savait la renommée du jeune Pépin, dont on lui avait vanté plus d'une fois la bonne mine et les nobles qualités. Elle pouvait déjà penser qu'il s'agissait de sa main. Le comte et la comtesse de Laon, pleins d'une joie muette, se taisaient avec une sorte d'orgueil et attendaient que le messenger de Charles-Martel se fût expliqué formellement.

Il prit des mains de son écuyer une boîte d'argent ciselée, que saint Éloi avait travaillée, disait-on, pour la reine

Nantilde, épouse de Dagobert. Elle contenait un anneau de mariage, un sou d'or et un denier d'argent, pour arrhes des fiançailles, un collier de perles, des bracelets et des pendants d'oreilles. Tenant cette boîte de ses deux mains, le messager reprit :

— Charles Martel, mon maître et votre suzerain, mesire, vous demande, pour son fils Pépin, la main de votre fille Berthe, dont le renom est venu jusqu'à lui.

Charibert, tremblant d'allégresse, allait répondre que sa fille, comme son sang, était à Charles-Martel. Mais, en voyant la comtesse de Laon, qui s'était jetée au cou de sa fille et l'embrassait en pleurant de joie, il sentit aussi sa voix étouffée par l'émotion. Le héraut comprit ce muet langage ; il mit un genou à terre devant Berthe et lui présenta la boîte :

— Acceptez-vous ces fiançailles, demoiselle ? dit-il.

Berthe, essuyant ses larmes, un peu honteuse de son extrême rougeur et encouragée par la joie de son père et de sa mère, se tourna vers le chapelain et lui dit :

— Mon père, que ferai-je ?

— Ce que votre cœur vous dira, ma fille, répliqua le bon prêtre.

Elle répondit donc :

— J'accepte ces gages.

Puis elle baisa le messager sur la joue, et, s'étant signée de l'anneau, elle le mit à son doigt. Après quoi, elle se retira dans la chapelle du palais, où elle offrit à Dieu et à la Sainte Vierge ses actions de grâces, priant le Père universel de protéger son avenir.

Cependant le vieux comte, un peu calmé, ordonnait que tout se mît en fête dans le château et dans la ville. Il fit faire des distributions aux pauvres gens. Il donna à l'écuyer une robe somptueuse ; il combla le héraut de présents ; et, dès qu'il revit sa fille, il lui recommanda d'être prête à partir le surlendemain pour la cour d'Austrasie.

## II.



ERTHE, toujours accompagnée de sa chère Aude, donnant le bras à sa mère, dont elle ressentait avec douleur la séparation prochaine, s'occupa donc des apprêts de son départ.

Aude, à qui la scène qui venait d'avoir lieu avait donné à la fois de la joie, de l'espérance et de la jalousie, souffrait, comme les envieux souffrent de tout le bien qui ne leur vient pas, en songeant que sa jeune maîtresse allait devenir une princesse suzeraine ; mais en même temps elle pensait que Berthe sans doute l'emmènerait avec elle à la cour d'Austrasie ; elle espérait que, là, ses charmes lui feraient trouver aussi quelque noble époux. « Qui sait ? disait-elle en elle-même, Frédégonde était fille d'un cardeur de laine, et elle devint reine de Neustrie. »

La nourrice, mère de l'ambitieuse Aude, avait des pensées aussi vaines. Plus dangereuse que sa fille, plus profondément dissimulée, en affectant un air de simplicité et de soumission dévouée, elle était femme à ne reculer devant aucun moyen pour parvenir. Les derniers rois mérovingiens avaient donné tant d'exemples de filles de basse extraction mises sur le trône, que de telles idées n'avaient rien d'extraordinaire. Seulement, la nourrice et sa fille

étaient trop pressées peut-être de se voir grandes dames.

Comme pour réaliser la première espérance de sa sœur de lait, Berthe demanda à sa mère qu'il lui fût permis de l'emmener avec elle, ainsi que sa nourrice. Cette faveur, après qu'on eut consulté le messager, qui l'approuva au nom de son maître, fut accordée d'autant plus volontiers, que le comte de Laon, à cause de ses blessures, ne pouvait accompagner sa fille, non plus que la comtesse, dont les soins étaient nécessaires à son époux ; et Charibert se sentait moins inquiet sur le grand voyage que Berthe allait faire, en songeant qu'elle avait un appui dans sa nourrice, que son affection lui faisait regarder comme une seconde mère.

Berthe, dans sa bonté, demanda alors à son père une autre grâce ; c'était l'affranchissement de sa sœur de lait et de sa nourrice, bienfait qu'elle leur avait promis pour l'époque de son mariage.

— Si vous l'avez dit, ma fille, répondit le comte de Laon, votre parole ne sera pas démentie. Mais je souhaite que cet affranchissement ait lieu devant les autels, le jour même où vous serez l'épouse de Pépin.

— Il en sera selon votre désir, mon père, répondit Berthe.

Tous les vêtements, tous les bijoux, tous les bijoux, tout le trousseau de la fiancée furent emballés le lendemain dans de grands coffres, que l'on chargea sur dix-huit chariots. Le jour suivant, de bon matin, Berthe, après avoir entendu la sainte messe et récité les prières du voyageur, longuement embrassée et tendrement bénie par son père, par sa mère, recommandée aux anges du ciel par le bon chapelain, descendit, escortée par le clergé de la ville, les chemins escarpés de la forteresse, et sortit de Laon, emportant les vœux et les acclamations de tous les vassaux de son père.

Dès qu'elle eut franchi l'enceinte de la ville, elle prit sa route, protégée par cent hommes d'armes, tous vieux soldats dévoués au comte de Laon. Les rudes guerriers chargés de cette mission d'honneur se réjouissaient surtout de ce voyage, en ce qu'il leur donnait l'espoir qu'ils verraient enfin les traits de leur princesse. Comme plusieurs jeunes filles de haute maison dans l'Austrasie, qui ne sortaient jamais sans voile jusqu'au jour de leur mariage, Berthe, hors du château, n'avait pas encore découvert son visage. L'espérance des vieux braves fut déçue. La jeune fille, à la vérité, était au milieu d'eux sur un cheval blanc ; mais sa nourrice l'avait enveloppée de voiles si épais, qu'on ne pouvait rien distinguer de sa gracieuse figure. Aude, voilée comme la noble demoiselle, était avec sa mère dans un chariot couvert. Le héraut et son écuyer marchaient à cheval aux côtés de Berthe ; la moitié des hommes d'armes précédait le cortège, l'autre moitié allait derrière.

On fit, dans la journée, trois stations d'une heure pour les repas. Mais alors on dressait rapidement une tente élégante, que le comte de Laon avait conquise sur les Sarrasins ; Berthe s'y enfermait avec ses femmes, et n'en sortait que lorsqu'on sonnait la trompette du départ, pour remonter sur son beau cheval arabe, autre présent que la victoire de Charles-Martel avait fait aux Gaules. On campa pour la nuit ; et, le second jour, le cortège entra dans la forêt des Ardennes, qu'il fallait traverser pour arriver au palais de Herstal sur la Meuse, où Pépin impatient attendait la jeune princesse.

### III.



A nourrice de Berthe était une femme de quarante ans, d'origine serve, mais devenue ambitieuse, comme on l'a dit, dans le château de Laon. Lorsqu'elle entendait raconter l'histoire de la reine Bathilde et de tant d'autres qui, de la plus humble condition, s'étaient vues portées au trône, elle regrettait de n'être plus jeune ; et en contemplant sa fille, belle et séduisante, elle se livrait à de singulières imaginations. Elle se figurait parfois, dans ses rêves de fortune, qu'on la saluerait un jour comme mère d'une reine.

Cependant les années passaient ; Aude avait déjà plus de dix-huit ans, et le prince qui devait se passionner pour elle n'arrivait pas. Mais comment fût-il venu dans un château peu fréquenté et chez un comte qui ne tenait point de cour ! — Tout allait changer.

Souvent la nourrice avait fait part de ses idées à sa fille. Aude les accueillait d'autant plus avidement, qu'une devineresse du pays des Maures, amenée parmi les prisonniers sarrasins, lui avait prédit, à l'inspection des lignes intérieures de sa main gauche, qu'elle partagerait le trône d'un prince souverain. Son ambition orgueilleuse ne faisait qu'une avec celle de sa mère.

Dans le silence et la méditation d'un long voyage, une tentation infernale sans doute, vint à la nourrice. Elle songea qu'elle pouvait aider la fortune et profiter d'une heureuse occasion. La fiancée de Pépin était en son pouvoir. Elle s'abandonna à d'horribles calculs, les travailla, les caressa ; et, dès le matin de ce second jour, elle avait dressé tous ses plans, avec une habileté dont les méchants seuls sont capables.

Pendant que la confiante Berthe cheminait sur son élégant palefroi, recueillie en elle-même, occupée intérieurement, comme les jeunes filles, de se faire le portrait de son fiancé, de se le figurer devant elle, de l'embellir selon son cœur pur, la nourrice, tout entière à son projet, entretenait le héraut et l'écuyer — étudiant leur âme, sondant leur cœur, pesant leur conscience. Elle avait promptement reconnu que le messenger avait l'âme intègre et le cœur dévoué. Elle avait remarqué dans l'écuyer des inclinations moins nobles et une conscience dont elle pouvait avec de l'or trouver le chemin. Elle était fixée.

Ce qu'on va lire pourra sembler extraordinaire ; mais c'est l'exacte chronique, et personne jusqu'ici n'a songé à en douter.

Le soir de ce second jour, on dressa la tente dans la forêt. Les hommes d'armes, après la prière, s'endormirent autour des chariots. Le héraut se coucha en travers de la porte, devant la tente où reposaient Berthe, sa nourrice et sa sœur de lait.

Il y avait, parmi les conducteurs des chariots, deux hommes grossiers et robustes, que la nourrice connaissait et qu'elle savait propres à son dessein. À minuit, pendant que tout le monde dormait profondément, elle sortit sans bruit de la tente, alla réveiller Kokkes et Servais, ces deux hommes, et leur demanda s'ils voulaient tout d'un coup faire une grande fortune. Les deux charretiers se frottèrent les yeux et tendirent les mains.

— Voici, dit-elle en leur montrant une petite cassette de bijoux, votre première récompense ; et dans un mois je



La nourrice avec Kokkes et Servais.

vous donnerai à chacun vingt livres d'or.

— Que faut-il faire ? demanda vivement Kokkes, en épanouissant sa rude figure, et cherchant à lire, à la lueur des étoiles, dans les mouvements de la nourrice.

— Une action hardie, répondit-elle.

— Quelle action hardie ? répliqua, avec une sorte d'hésitation, le second complice.

— Un coup de hache, porté par chacun de vous... Parlons bas...

— Nous ne serions pas de vieux hommes de guerre, reprit Kokkes, si un peu de sang nous faisait peur... C'est bien. Mais quel sang faut-il répandre, pour un si haut prix ?

— Un sang que vous verserez sans péril. Vous devez, pour me comprendre, savoir mon projet. Le prince d'Austrasie ne connaît pas sa fiancée. À sa place, je veux lui donner Aude... Les bijoux de Berthe ainsi nous appartiennent... Et, quand ma fille sera l'épouse de Pépin, l'or me sera aussi facile à compter qu'il vous est aisé présentement de me prêter assistance...

— Je conçois, dit Servais ; et pour lors il faut d'abord que la fille du seigneur comte disparaisse..., que personne n'entende plus parler d'elle... Mais que dira le comte de Laon ?

— Il ne le saura jamais. Avant peu, il mourra de ses blessures.

— Et la bonne comtesse ?

— Comment l'apprendrait-elle ? Ma fille portera le nom de Berthe, en paraissant à Herstal. Si un jour la comtesse de Laon venait la voir, nous aviserions alors de nouvelles ressources. Mais elle n'osera jamais entreprendre un tel voyage.

— Pour nous d'ailleurs, ajouta Kokkes, après un coup comme celui que vous méditez, bonne dame, nous gagnerions la Lombardie, avec notre butin ; et on ne vien-

drait pas nous y chercher. Mais que pensera l'escorte ?

— Aucun des hommes d'armes qui la composent n'a vu les traits de Berthe ; ma fille est voilée comme elle.

— Nous arrivons, dit Servais, aux deux coups de hache ; je vous ai devinée : le héraut et l'écuyer...

— Non pas ainsi, répliqua la nourrice. Je fais mon affaire de l'écuyer ; il sera des nôtres. En arrivant à la cour d'Austrasie, il nous faut au moins, pour témoigner au besoin qui nous sommes, l'un des deux officiers du Prince. Quant au héraut, c'est là le premier sang qu'il faut verser.

— Hum ! dit Kokkes, un officier qui porte les insignes du souverain !

— Qui le saura?... Vous allez le trouver endormi devant la tente... Tous les autres sont plongés dans un sommeil profond... Un coup de francisque — appliqué par cette main vigoureuse — empêchera bien cette tête de parler, en la séparant du corps.

— Il faut que ce soit Satan qui vous inspire ! Mais que diront demain les hommes d'armes ?

— J'en fais aussi mon affaire.

Il y eut un moment de silence.

— Et maintenant, reprit Servais, quelle est donc l'autre personne qui vous embarrasse ?

— Vous avez besoin de me la faire nommer ? Vous ne m'avez pas comprise ?

— Je n'ose pas comprendre, dit Kokkes.

— Vous me comprenez pourtant. Vous avez entendu qu'il faut que Berthe disparaisse.

— Mais pas de la sorte, murmura Servais. On peut la mettre dans un couvent, dans une prison, dans une tour.

— Non, dit la nourrice avec impatience ; nous serions toujours en trouble... Il faut...

Elle ajouta tout bas quelques paroles.

— La fille de notre suzerain ! C'est très rude, marmotta Kokkes.

— Une si bonne princesse ! dit à mi-voix Servais agité.

— Qui le saura ? reprit la nourrice ; et dans un mois vous fuirez...

Toute cette histoire, nous le répétons, semblerait invraisemblable d'horreur, si elle n'était généralement attestée par toutes les vieilles traditions.

Après quelques minutes encore d'un entretien épouvantable, tout fut convenu. Les deux brigands tranchèrent la tête du héraut endormi, si habillement et si vite, qu'il ne put pas même pousser un soupir. Ils reçurent les bijoux, et la promesse formelle des vingt livres d'or pour chacun d'eux. Ils enlevèrent doucement Berthe sans l'éveiller, et l'emportèrent au loin dans la forêt. La nourrice leur avait indiqué un étang où ils devaient jeter le corps, après l'avoir défiguré. Ils devaient aussi rapporter, pour preuve du fait accompli, la chemise de la princesse, teinte de son sang.

Pendant que la nourrice tirait du sommeil l'écuyer et le faisait entrer dans son effroyable projet, les deux assassins marchaient, en s'éloignant, avec leur fardeau. À la distance d'un quart de lieue de la halte, ils se trouvèrent au



L'enlèvement de Berthe.

bord de l'étang. Alors ils éveillèrent Berthe ; elle se crut le jouet d'un rêve horrible, en apercevant, à la lueur de la lune qui se dégageait un peu, qu'elle était presque nue dans un bois, devant un lac sombre, ayant à ses côtés deux figures sinistres.

— Où suis-je ? demanda-t-elle éperdue.

— Au bord du cercueil, répondit Kokkes, d'une voix farouche. Préparez-vous à la mort, demoiselle. Il a fallu nous faire violence pour nous décider à vous tuer ; et parce qu'on dit que vous êtes bonne nous vous laisserons faire votre prière.

À ces paroles funestes, la jeune fille tomba à genoux, en s'écriant :

— Ô mon Dieu !

Elle prit dans ses mains la croix et la petite relique qu'elle avait au cou et se mit à prier et à trembler. Voyant alors l'autre brigand qui ne parlait pas, elle se traîna jusqu'à lui.

— Oh ! défendez-moi, lui dit-elle. Ne souffrez pas que si jeune on me tue !... Êtes-vous donc des Sarrasins ?

— Non, répondit l'autre. Mais je ne puis être votre défenseur ; vous êtes condamnée.

Berthe crut reconnaître cette voix.

— C'est vous, Servais, dit-elle ; je ne me trompe point ; vous me protégerez. Vous protégerez la fille de votre comte.

Le conducteur de chariots, devenu assassin pour un peu d'or, fut ému de cette circonstance.

— Pauvre princesse ! dit-il ; elle me reconnaît à ma voix... Eh bien ! non, ajouta-t-il brusquement, elle ne sera pas tuée.

L'autre brigand s'avança :

— Que dis-tu ? s'écria-t-il. Pouvons-nous faire autrement ? Le messenger n'est-il pas mort déjà ? N'avons-nous pas promis sur nos serments ?

— C'est vrai. Mais elle ne sera pas tuée.

— Il le faut.

Et en disant cette parole, le meurtrier, faisant un effort violent, s'élança sur Berthe, la hache levée. Servais se jeta au-devant du coup, le para, saisit la hache de son camarade, et, plus prompt peut-être qu'il ne l'eût voulu, le repoussa d'un coup de revers si violent, qu'il l'étendit à ses pieds.



La princesse était restée à genoux, dans l'épouvante.

— L'aurais-je tué? dit Servais eu se penchant sur le cadavre de Kokkes. Il est presque mort, poursuivit-il.

Il abattit aussitôt la tête du brigand et la lança dans le lac. Après quoi il ajouta :

— Ne craignez plus, demoiselle. Mais si vous échappez à ce danger, bien d'autres vous environnent.

Il se recueillit un moment pour imaginer une fable. Il reprit :

— Le puissant Charles-Martel, duc d'Austrasie, a fait demander votre main à monseigneur le comte de Laon, votre noble père. Mais il faut que vous sachiez que le prince Pépin, son fils, à qui il vous destine..., a déjà une femme, qu'il a épousée en Saxe, et qu'il ne veut pas quitter. C'est pourquoi il a envoyé des hommes qui nous ont surpris, qui ont tué le héraut et qu'il avait chargés de vous mettre à mort... Je me suis mêlé parmi eux, demoiselle, dans le vague espoir de vous protéger... Je vous ai sauvée. Mais nous sommes ici dans les domaines du prince Pépin; et je viens de tuer un de ses fidèles. Il faut, pour mon salut et pour le vôtre, que vous me juriez devant Dieu, sur la relique de saint Martin et sur la croix d'or qui sont attachées à votre collier, de ne plus reparaître à la cour de votre père, d'oublier votre nom et votre qualité de princesse, de ne réclamer jamais vos droits auprès de Pépin, et de vivre dans l'obscurité, où vous pourrez. À ce prix seulement, vous conserverez la vie.

Berthe écoutait tout ce singulier discours, anéantie dans les plus amères pensées, ne sachant si elle devait se



Il faut que vous me juriez.

réjouir d'échapper à un homme aussi cruel que Pépin, car elle croyait Servais, ou se désespérer d'être maintenant seule au monde; destinée dont elle ne soupçonnait pas les misères.

— Que ferai-je? dit-elle enfin, sans trop sentir la valeur de ses paroles.

— Moi qui vous ai sauvée, reprit le brigand, je suis perdu, si vous reparez. Jurez donc, puisqu'il le faut, de ne jamais contredire ceux qui vous feront passer pour morte.

Berthe, pressée, jura par les plus forts serments tout ce que Servais lui dicta. Le brigand, rassuré, se mit alors à dépouiller son camarade; il commanda à la princesse de se déguiser sous les vêtements de Kokkes et de lui donner sa chemise. — Je dois la montrer ensanglantée, dit-il, pour prouver que vous êtes morte.

La jeune fille obéit en pleurant. Servais trempa la chemise de fin lin dans le sang de son camarade tué; il souleva ensuite le corps encore chaud et l'envoya dans l'étang rejoindre la tête. Il donna à la Princesse quelques deniers d'argent, lui montra le chemin qu'elle devait suivre pour trouver des habitations, dans une direction opposée à la route du cortège, et se hâta de la quitter.

Le misérable regagna la halte, où le silence du sommeil n'avait pas encore été troublé. Il se félicitait de son action, d'autant meilleure pour lui, que la cassette de bijoux lui restait tout entière.

Il entra dans la tente; la nourrice, inquiète, avait réveillé sa fille, qui était très agitée. Ces deux femmes s'entretenaient à voix basse avec l'écuyer, devenu leur complice par l'appât de grandes récompenses. En voyant Servais seul, les premiers mots de la nourrice furent ceux-ci :

— Où est l'autre?

L'assassin fut obligé de faire une nouvelle histoire. Ayant déjà pris tous les bijoux, il prétendit avoir droit seul

aux quarante livres d'or, car lui seul avait tout fait, disait-il ; la princesse, voyant qu'il fallait mourir, s'était montrée tout à coup la fille héroïque du vaillant comte de Laon ; elle avait saisi la hache de son camarade, l'avait abattu, et l'eût tué lui-même, ajouta-t-il, s'il ne l'eût frappée sur la tête en même temps qu'elle luttait contre l'autre. Comme dernier argument, il jeta aux pieds de la nourrice la chemise trempée de sang.

— Je n'ai pas songé, dit-elle, en examinant cette pièce à conviction à la lumière d'une petite lampe, qu'il eût fallu rapporter aussi l'anneau nuptial, la croix d'or et la relique.

— Je n'y ai pas pensé non plus, répondit Servais. Quant à la croix et à la relique, qui sont bénites, je n'aurais pas osé les toucher. Mais si vous tenez à l'anneau, il est dans le lac ; je sais où j'ai jeté le corps : et, ajouta-t-il effrontément, donnez-moi un compagnon, je puis vous l'aller chercher.

— Il est trop tard, dit la nourrice, que ces dernières paroles et le ton dont elles étaient dites tranquillisaient complètement. Le jour va bientôt paraître...

L'écuyer fit avec son épée un trou dans la terre. Il y ensevelit la chemise de Berthe. Après cela, Aude, sa mère et leurs complices, ayant poussé de grands cris, tous les hommes d'armes s'éveillèrent ; ils furent debout en un moment, s'informant des causes de l'alerte. La nourrice avait revêtu sa fille des habits et du voile de Berthe. Elle exposa, en sanglotant, aux guerriers et aux conducteurs de chariots, que des brigands venaient d'entrer dans la tente pour voler les bijoux de la princesse ; qu'ils avaient tué le héraut, et qu'ils emmenaient sa fille.

La moitié du cortège se forma en cercle autour de la tente pour protéger Berthe, dont ces braves gens ne soupçonnaient pas l'absence ; l'autre moitié se dispersa dans la forêt. Pendant ce temps-là, l'écuyer, s'attribuant l'héritage du héraut, l'avait dépouillé et le faisait enterrer aussi. Les hommes d'armes, qui s'étaient élancés à la recherche des prétendus bandits, revinrent au bout d'une demi-heure, n'ayant rien découvert. Le jour était venu et il fallait se remettre en marche. Le capitaine des hommes d'armes, à qui l'on venait de faire remarquer que l'un des conducteurs de chariots avait disparu aussi, profita de cet incident. Le salut de Berthe étant tout pour lui, il dit à la nourrice que le robuste Kokkes, ne reparaisant pas, était sans aucun doute sur les traces de sa fille, qu'il la retrouverait certainement et la lui ramènerait, mais que son devoir lui prescrivait d'ordonner le départ. La nourrice ne demandait pas autre chose ; elle ne répondit que par les feintes larmes d'une mère qui se sacrifie. Le cortège se remit donc en mouvement.

On arriva, sans nouvelles aventures, mais le sixième jour seulement, à la porte de Herstal.

#### IV.



LE palais de Herstal était un séjour charmant sur la Meuse. Charles Martel l'affectionnait, et son fils Pépin aimait à s'y reposer des fatigues de la guerre.

Pépin-le-Bref devait son surnom à sa petite stature, qui était pourtant celle d'Alexandre-le-Grand. Sa taille était

svelte et gracieuse ; il avait les traits fins et nobles. Son esprit cultivé était cité déjà ; il annonçait l'homme dont l'habileté politique devait passer en proverbe. Il était vaillant et digne, par son courage, du héros qui lui avait donné le jour. Il s'était fait remarquer dans plusieurs batailles ; et les occasions ne lui avaient pas manqué ; car les vingt-sept années que régna Charles-Martel sont peut-être l'époque de nos annales la plus féconde en combats ; c'est assurément la plus riche en victoires. Aussi Charles-Martel, quoiqu'il ne portât pas le nom de roi, était-il le plus puissant souverain de son temps. L'Europe entière tremblait devant lui. C'était donc une noble alliance que la sienne. Cependant il voulait que ses fils épousassent, non des princesses étrangères, mais les filles de ses fidèles.

Pépin avait vingt-deux ans. Il n'eût pas été prince que toute jeune fille l'eût aimé. Son père lui avait laissé le choix dans plusieurs partis illustres ; il s'était décidé pour Berthe, qu'il n'avait jamais vue, mais dont on vantait la grâce, la piété, la modestie, la sagesse, l'esprit, la beauté. Il l'attendait, comme nous avons dit, avec impatience.

Enfin, une demi-heure en avant du cortège, l'écuyer, qui avait lancé son cheval, vint lui annoncer que sa fiancée arrivait. Pépin se hâta d'aller au-devant d'elle, lui baisa la main, et la conduisit, empressé de la voir, jusque dans la cour du palais de Herstal, où elle descendit de sa monture.

Pendant la route, comme il cherchait des yeux son héraut, l'écuyer lui avait raconté l'aventure de la forêt, selon l'arrangement convenu. Pépin gémit de ce malheur. Mais il le ressentit surtout pour se féliciter du salut de Berthe ; car il prenait Aude pour la fille du comte de Laon.

Tous les leudes de la suite de Pépin étaient assemblés dans la grande salle du château, pour recevoir la fiancée de leur chef. En y arrivant, Pépin la fit asseoir sur un siège élevé qui formait trône, et la pria d'ôter son voile. Aude obéit. Elle était si émue, dans ce moment solennel, qu'une grande rougeur couvrait tous ses traits et les rendait plus doux et plus touchants. Toute la cour admira sa beauté, par un murmure flatteur. Mais Pépin, quoiqu'il trouvât dans la fausse Berthe une belle personne, en fut moins enthousiasmé. On eût pu croire qu'il ne reconnaissait pas là la jeune épouse dont il s'était fait une si charmante image. Ce n'était pas la figure d'ange qu'il avait rêvée. La nourrice, dans cette première entrevue, couvrait de l'œil sa fille, très agitée et très inquiète. Pépin réprima promptement son propre embarras ; dans la crainte que sa fiancée n'eût remarqué ce qui se passait en lui, il se montra plus ardent. Il trouva Aude instruite, parlant bien et avec mesure ; il revint un peu de sa prévention ; et la nourrice triompha.

La fausse Berthe, après une demi-heure d'entretien, fut conduite avec sa mère dans l'appartement qui lui était destiné. Elle se reposa quelques instants ; puis elle changea de toilette pour le festin. La nourrice mit tant de soins à la parer des ornements de la fille de Charibert, qu'elle fut plus belle que jamais ; et quand Pépin la ramena dans la salle, ce furent de nouvelles acclamations. Les fidèles du jeune prince le fêtèrent tellement sur les charmes de sa fiancée, qu'il finit par se laisser entraîner et se persuada qu'il était fort épris.

Après le joyeux dîner, l'écuyer, complice du crime commis dans la forêt, fut largement récompensé de ce qu'on appelait son dévouement ; car il se vantait d'avoir sauvé la Princesse. Pépin l'envoya ensuite à Maestricht, où se trouvait alors Charles-Martel, pour le prévenir de l'arrivée de Berthe.

Charles, qui aimait le comte de Laon, mais qui n'avait jamais vu sa fille, arriva le surlendemain à Herstal, pour l'embrasser. Ce héros, dont la belle taille peut être cause aussi que l'on appliqua à son fils le sobriquet de Bref ou Petit, était la plus remarquable personnification que présente l'histoire de l'homme de guerre au moyen âge. Il froissa Aude en l'embrassant avec transport, et put lui faire croire un instant qu'il l'étouffait. Car, toujours équipé pour la guerre, sa vive affection, il venait à une fête avec la cuirasse, le casque, les cuissards et les chaussures d'airain. Des gantelets recouverts de lames de fer enfermaient ses mains. Une énorme épée brillait sans ornements à son côté gauche ; une hache pesante pendait à sa droite. Il avait quarante-huit ans. Vaincu dans sa première bataille en 714, il avait toujours été vainqueur depuis. Tous les pays qui entouraient l'Austrasie avaient servi de théâtre à ses exploits. Il y avait peu de jours dans l'année qu'il ne pût marquer d'une victoire ; et son épée avait brillé dans toutes les contrées de l'Europe.

Il amenait avec lui son frère Hildebrand, vainqueur d'Avignon, prince brave et instruit qui faisait écrire nos annales. Il amenait aussi l'évêque d'Auxerre, qui avait été son compagnon d'armes à la fameuse défaite des Sarrasins. Ce qui paraîtrait singulier aujourd'hui, l'homme évangélique portait une épée à sa ceinture de prélat ; et sa mitre couvrait un petit casque d'airain. Mais il n'était armé, disait-il, que contre les infidèles. Hors de là, c'était un ministre de paix.

Comme tous les leudes, Charles-Martel trouva la fausse Berthe ravissante. Son regard un peu rude ne la rendait que plus digne d'être la fille d'un guerrier. Charles ne voyait pas d'autre gloire que la gloire militaire. Il était ému de tout ce qui se rattachait à l'épée. Il fallait que ses fils, ses amis et tous ceux qui voulaient lui plaire fussent toujours prêts à marcher au premier appel de la trompette.

Il ordonna que le mariage de Pépin et de Berthe fût célébré immédiatement. On n'osa pas lui objecter que le long voyage de la princesse avait dû la fatiguer ; il ne comprenait pas la fatigue. On para la fiancée de tout ce qui avait été conquis de plus brillant sur les Sarrasins. Charles-

Martel, voulant lui faire un noble présent, lui donna un poignard oriental et un cheval arabe de grand prix. Elle fut obligée de placer le poignard à sa ceinture, de monter le noble coursier ; et Charles la conduisit à la chapelle du palais, où l'évêque d'Auxerre l'unit à Pépin, en lui recommandant d'être héroïque et au jeune prince d'être vaillant et de faire triompher la croix.

Le reste du jour fut une fête pour tous. La nourrice était au comble du bonheur.

Le lendemain, un bon moine fut envoyé à Laon pour annoncer au père et à la mère de Berthe l'arrivée de leur fille et l'heureuse célébration de son mariage.

## V.



LES jours suivants, Pépin conduisit sa femme à Maestricht. Il lui fit voir Jupille, Landen, Nivelles, Cologne, et toutes les résidences royales de son père. Le premier mois fut enchanté, surtout pour Aude et pour sa mère ; car Pépin aimait sans ardeur sa jeune épouse. Il ne trouvait pas dans la compagnie de sa vie cette élévation d'âme, cette dignité de cœur, cette haute portée d'esprit, ni cette piété solide et vraie qu'on lui avait fait espérer. La beauté ne fixe longtemps que si elle est secondée par d'autres charmes.

Mais Aude et sa mère, ravies de leur sort, ne s'apercevaient pas de l'attiédissement des sentiments de Pépin. Aude était princesse ; elle savait déjà que, dans le partage de ses vastes États, Charles-Martel, qui régnait sur les Pays-Bas et les Gaules, souverain incontesté avec le titre de duc, devait donner à Carloman l'Austrasie, à Pépin la Neustrie. Elle voyait qu'elle serait un jour duchesse ou reine. Que lui importait le reste ?

Une seule crainte troublait son orgueil. Si le hasard ou quelque devoir amenait à la cour un vassal du comte de Laon, elle pouvait être reconnue. Mais les voyages longs étaient si dangereux et si rares, qu'elle se rassurait.

Ses motifs de craintes n'étaient pourtant pas vains. Elle le reconnut plus tôt qu'elle ne pensait.

Un matin, que, joyeuses et triomphantes, Aude et sa mère se promenaient seules à Herstal, aux bords de la Meuse, une femme étrangère s'approcha d'elles, en sollicitant une aumône. C'était une mauresque, de cette race d'Égyptiennes qui faisait partie de la grande irruption des Sarrasins. Elle s'était enfuie de la maison d'un Franc chez qui elle était esclave. Son œil ardent avait reconnu la fausse Berthe, à qui autrefois elle avait dit la bonne aventure ; car les enfants de l'Égypte se vantaient encore de posséder, entre autres sciences superstitieuses, le don de faire les horoscopes et la connaissance profonde de la chiromancie, qui est l'art de juger et de prédire sur l'inspection des lignes de la main.

— Vous m'avez oubliée, dit-elle à Aude ; cependant, au château de Laon, j'ai annoncé, quoique vous fussiez serve, que vous partageriez le lit d'un prince ; — et voici que vous avez dans votre coiffe une petite couronne.

Ces flatteuses prédictions que font les devineresses n'ont jamais d'inconvénients. Elles sont toujours bien accueillies ; et, quand la bonne fortune les réalise, elles



deviennent tout un triomphe.

Pendant que l'Égyptienne se redressait avec fierté, la nourrice frémit, épouvantée de voir sa fille reconnue.

— Silence ! dit-elle en mettant un sou d'or dans la main de la vieille. Voici pour l'aumône de ce jour. Ce soir, vous recevrez un prix qui vous mettra désormais hors du besoin, si vous voulez venir à la tente des jardins, examiner de nouveau la main de la princesse.

— J'y serai, dit la Mauresque.

— Vous garderez le secret ?

— Je le garderai. J'ai besoin de secret pour moi-même ; car je suis fugitive.

— Eh bien ! si l'on vous inquiète, dites que vous appartenez à la princesse Berthe.

En prononçant ce nom, la nourrice avait intrépidement désigné sa fille.

L'Égyptienne aussitôt comprit ou devina tout le mystère.

Elle avait fait deux pas pour s'éloigner, espérant trouver dans la contrée quelques lumières pour le nouvel horoscope qu'on lui demandait ; mais, se sentant assez éclairée, elle se rapprocha de la nourrice :

— Que n'allons-nous à l'instant où vous dites ? reprit-elle ; la journée est longue encore. Avec l'argent que vous me donnerez, si vous y pouvez joindre une petite charte de sauf-conduit, je prendrai, aujourd'hui même, le chemin de l'Espagne.

— Elle a raison, dit la nourrice ; le Prince est à la chasse.

Raffermie par la pensée qu'elle ne perdait pas de vue cette femme, et soulagée comme si on lui eût ôté un poids qui lui chargeait le cœur, la nourrice retourna au palais, emmenant sa fille et la Mauresque. Elle rentra par une petite porte qui donnait dans les jardins, et, s'absentant un moment, chargea Aude de conduire la vieille à la tente.

Le pavillon qu'on appelait la tente des jardins était bâti immédiatement au bord de la Meuse, qui en baignait le pied. Au bas d'un escalier qui descendait de la tente, il y avait toujours une barque élégante, pour les promenades sur l'eau, et vis-à-vis, à la distance de douze à quinze brasses, une petite île factice, couverte d'arbres touffus, qui cachaient à tous les yeux ce qui pouvait se passer dans le pavillon.

La nourrice y rejoignit bientôt sa fille ; elle apportait un grand flacon, une corbeille de gâteaux et une bourse ; elle posa le tout sur une petite table, et s'arrêta en silence, parce que la devineresse tenait déjà la main de la fausse Berthe.

— Tout va bien, dit la sorcière. Cependant, du fait qui s'est passé dans le grand bois, il reste un témoin — qui vous perdra.

— Expliquez-vous, dit la nourrice consternée ; de quel fait voulez-vous parler ?

— Je ne le vois pas clairement, reprit la Mauresque. Mais ce fait, vous le savez ; et je vois un témoin redoutable.

— Un témoin, répéta Aude palpitante ; un seul ?

— Plus d'un peut-être ; mais un seul qui puisse vous nuire.

— Un seul ! marmotta la nourrice, ne pouvant plus dissimuler, ni se contenir : — ou Servais ? ou l'écuyer ?

Elle s'enfonça dans quelques réflexions. Puis elle reprit, en secouant la tête pour rappeler ses idées :

— Vous ne voyez pas autre chose ?

— Pas autre chose que d'heureuses fortunes, répliqua la vieille.

Elle prédit du bonheur, des fêtes, des enfants, et tout ce que pouvait souhaiter Aude.

Alors la nourrice se mit à compter de l'argent, tout en priant la Mauresque de manger un gâteau et de boire un coup de vin vieux qu'elle versa elle-même. La mendicante but et mangea, sans soupçonner, malgré sa prévoyance, que le vin était empoisonné d'une dose énorme d'opium ou de quelque autre narcotique pesant.

Dès qu'elle se fut assoupie, les propres bandelettes de sa coiffure étrangère devinrent l'instrument de sa mort ; la nourrice s'en servit pour lui attacher au cou l'un des lourds chenets de fer battu qui garnissaient la cheminée de la tente ; puis obligeant sa fille, qui ne pouvait s'accoutumer à tant de férocité, à lui prêter aide, elle ouvrit la petite porte qui donnait sur le fleuve, descendit l'Égyptienne dans la barque, et la fit couler sans bruit au fond de la Meuse.



Après cette expédition, promptement terminée, la nourrice, imposant silence aux scrupules qui agitaient Aude, fit venir Servais, maintenant homme d'armes dans la maison de Pépin. Déjà il avait reçu vingt livres d'or, et depuis huit jours il pressait le paiement du reste ; il ne paraissait pas tranquille, et voulait, avec sa fortune, aller respirer dans une autre contrée.

— Ce qui t'est dû encore est tout prêt, dit la mère de la fausse Berthe, et même la somme sera doublée. Mais il faut achever l'œuvre.

Servais pâlit et se troubla. Aude, émue, sortit alors.

— Que faut-il donc faire encore ? dit-il avec une sorte d'effroi.

— Crains-tu déjà le danger ? Il n'y en a point. Mais nous avons un témoin qui n'a pas mis la main dans le sang... Tu le sais... Nous avons été forcés de le mêler à

nos secrets, afin qu'il attestât nos récits. — C'est l'écuyer. — Il faut qu'il meure; autrement il nous vendra.

Servais se récria. La nourrice reprit :

— Que peux-tu redouter? Tu lui chercheras une querelle, à la suite de laquelle tu le tueras. La loi permet une composition en argent pour le prix de ces meurtres. Si tu es découvert, je paierai ce qui sera fixé. Ne sais-tu pas que ta destinée est liée à la nôtre? Va donc sans terreur.

Servais réfléchit, hésita un instant, gémit, — et se décida.

Il sortit en regardant le flacon de vin, comme un homme qui aurait eu besoin d'y puiser du courage et qui était piqué de voir qu'on ne lui offrit rien. Car le crime établit une familiarité brutale entre ceux qui le font en commun. La nourrice n'avait pas perdu ce mouvement.



Meurtre de l'écuyer.

Ce même jour — une heure peut-être après qu'il fut sorti de la tente —, Servais dressa une embûche à l'écuyer, le tua en secret; et personne ne découvrit l'auteur de ce nouvel homicide. Il alla sur-le-champ rejoindre la nourrice, pressé de son salaire.

— Rends-toi, lui dit-elle, à la tente des jardins. J'y serai dans un moment.

Le meurtrier entra dans le pavillon, s'assit dans un siège moelleux; et, voyant sur la table la corbeille de gâteaux, il en prit un sans façon et le mangea.

Le flacon, qui avait empoisonné la Mauresque, n'était pas à moitié vide. Pensant qu'il avait autant de droits que

la nourrice à se refaire de ce bon vin vieux, il ne put résister à la tentation et but un coup. Il le trouva si bon, qu'il redoubla; l'heureuse nouvelle qu'il apportait le rendait d'ailleurs intrépide.

Au bout d'un quart d'heure, lorsque la nourrice arriva, le flacon était vide et Servais s'endormait. Aude ayant refusé son assistance à des actes violents si rapprochés, sa mère fut obligée d'achever seule l'exécution sinistre de son projet. Elle entraîna Servais à l'escalier, en lui balbutiant quelques paroles sur le besoin de prendre l'air, le fit descendre dans la barque, alla chercher l'autre chenet, le lui lia au cou, et poussa le corps dans le fleuve, où il tomba à côté de l'Égyptienne.

Quand l'épouse de Pépin, inquiète, vint enfin rejoindre sa mère, elle la trouva encore dans la barque, où elle semblait s'assurer que les flots gardaient bien leurs victimes. D'un geste silencieux, mais triomphal, elle montra à sa fille le fond du fleuve, comme pour lui annoncer que personne n'existait plus qui pût les trahir; que tous ceux qui avaient trempé dans leur fraude criminelle avaient péri. — Elle embrassa Aude et la félicita; — car elle ne doutait pas de la mort de Berthe dans les Ardennes.

Pour surcroît de bonheur, quinze jours après cette matinée formidable, Aude reconnut qu'elle était enceinte. Cette nouvelle mit tout le palais en fêtes.

Qu'était devenue cependant la véritable Berthe?

## VI.



U moment où Servais s'était éloigné de l'étang qui avait servi de tombeau à son compagnon mis à mort, la nuit était encore sombre. Berthe, sous les grossiers vêtements du conducteur de chariots, ne commença à respirer que lorsqu'elle se vit complètement seule. Elle rendit à Dieu de profondes actions de grâces, et le pria avec ardeur de la protéger.



Au moindre bruit, mille terreurs venaient l'abattre ; et, quand le jour reparut, il ne la rassura pas ; sa piété seule la soutint. Elle croyait voir devant elle la terre marquée d'une longue trace de sang. Elle ne savait quel jugement former sur Servais, qui ne l'avait défendue qu'à la cruelle condition de passer pour morte. Elle l'avait juré : ainsi donc elle ne devait plus revoir ni son tendre père, ni sa mère si affectueuse et si bonne, ni sa nourrice, ni sa sœur Aude, qu'elle aimait encore. Elle était loin de soupçonner la trame inexplicable dont elle était enveloppée.

Après des moments si pénibles, un malaise la prit ; elle eut froid ; elle se mit à marcher, honteuse et gênée dans son habillement ignoble, agitée par la crainte d'être reconnue et de tomber dans une nouvelle embûche de ses ennemis, pleurant à chaque instant, s'efforçant de haïr Pépin-le-Bref, brisée par les sanglots, et ne retrouvant un peu de courage que dans la prière. Elle avançait timidement, allant toujours devant elle et suivant la direction que lui avait indiquée Servais.

Elle aperçut des maisons et se détourna. Tout ce qui pouvait la rapprocher de l'espèce humaine, dans ces premières heures, lui causait de l'effroi. La faim et la fatigue l'obligèrent enfin à chercher de l'aide. Elle s'adressa à une petite cabane isolée, où la femme d'un bûcheron lui donna du pain noir et du vin de cerises. Elle était si épuisée, qu'elle accepta l'offre qu'on lui fit de se reposer. Le soir venu, le mari et les enfants de la villageoise rentrèrent ; ils prirent Berthe pour un jeune garçon, dont ils eurent pitié ; car sa figure touchante gagnait tous les cœurs. Ils lui demandèrent qui elle était. Elle répondit qu'elle allait en pèlerinage et qu'elle s'était imposé de taire son nom. Ces bonnes gens se contentèrent de cette raison ; et Berthe passa la nuit dans leur cabane.



Le lendemain matin, elle se remit en route, un peu plus affermie ; elle avait fait dans son cœur le projet de se rendre à Herstal, où, sans être connue, elle voulait apercevoir une fois au moins son cruel fiancé, de qui elle avait conservé l'anneau.

Au bout de dix jours d'une marche incertaine souvent et toujours accablante, l'épuisement l'obligea de s'arrêter à Jupille. Elle ignorait le nom de ce beau village, où s'éle-

vait une des maisons de plaisance de Charles-Martel. Elle demanda l'hospitalité à un meunier qui avait son moulin sur la Meuse, et qui vivait là, heureux et tranquille, avec sa femme, déjà vieille, et ses deux filles. La bonne femme eut compassion du jeune voyageur ; elle appela ses deux filles et leur dit :

— Croyez-vous que dans tout Jupille il y ait rien de si beau que cet enfant ?

En entendant ce nom de Jupille, Berthe sentit battre son cœur. Elle bénit le Ciel, qui l'avait conduite ; car elle savait que Pépin venait souvent là, qu'elle pourrait l'y voir. Elle souhaita donc d'y demeurer. C'est pourquoi, après que le meunier fût couché, les deux filles et leur mère demandant à Berthe d'où elle venait, elle résolut de confier à ses hôtes tout ce que son serment ne l'obligeait pas à taire.

— Je viens de fort loin, leur dit-elle ; et je ne puis vous faire connaître qu'une partie de mon secret. Je suis une jeune fille, contrainte de fuir. Pouvez-vous, sans chercher à en savoir davantage, me recevoir chez vous et me donner des vêtements qui soient de mon sexe ? Je ne vous serai point à charge ; car je sais filer le lin avec adresse, et on m'a enseigné tous les ouvrages qui vont aux mains des femmes.

La meunière, étonnée, sentit redoubler l'intérêt qu'elle portait à Berthe. Elle se hâta de l'habiller avec une robe de sa plus jeune fille, et l'embrassa, sans lui faire d'autres questions. Parmi les vertus hospitalières des vieux habitants de la Gaule était surtout la discrétion la plus délicate. La princesse fut fêtée aussi par les deux filles du meunier, heureuses d'avoir une nouvelle compagne.

Le lendemain, le bonhomme, émerveillé, approuva tout ce qu'avait décidé sa femme. Berthe ne fut plus considérée que comme la troisième fille de la maison. Elle aida la meunière dans tous les travaux domestiques, elle fila merveilleusement bien, tricota des chausses pour le meunier, apprit à ses filles de belles broderies, et se rendit aussi chère par ses talents utiles que par sa piété, sa douceur et sa grâce.

Il y avait quelques jours qu'elle était dans l'honnête famille qui l'avait adoptée, quand on annonça que le prince Pépin allait venir avec sa jeune épouse au château de Jupille. Cette nouvelle la fit tressaillir. D'après l'histoire que Servais lui avait faite, elle avait cru Pépin marié depuis longtemps. Elle demanda quelle princesse il avait épousée.

— Il a épousé Berthe de Laon, lui répondit-on.

Son cœur bondit alors ; son embarras devint plus grand. Elle se fit répéter deux fois ce nom, crut qu'elle rêvait, et fut longuement absorbée dans une méditation triste et profonde. Elle en sortit en disant :

— Je voudrais bien voir le prince !

— C'est chose facile, dit le meunier ; le château n'est qu'à un quart de lieue d'ici. Nos filles vous y conduiront.

Le matin du jour où Pépin devait arriver, Berthe, avec ses simples ornements de villageoise, mit, sans y songer peut-être, un peu plus de soins à sa toilette. Elle alla ensuite avec ses compagnes se ranger sur le bord de l'avenue où la jeune cour allait passer. Elle aperçut le brillant cortège

qui devançait le prince. Elle avait conçu d'étranges soupçons. Pour ne pas être reconnue, elle se recula derrière ses deux amies, et se croyant en sûreté, elle regarda.

Elle remarqua les grâces de Pépin. Elle crut même rencontrer un regard du prince qui s'arrêtait sur elle avec une certaine expression de surprise ; mais toute son attention n'eut bientôt plus d'objet que le spectacle qui termina ses incertitudes. Elle vit Aude tenant sa place ; elle comprit le forfait tenté contre elle ; et sentant son cœur défaillir, elle s'appuya contre un arbre.

Toute la cour était déjà loin, quand les filles du meunier, se retournant du côté de Berthe, remarquèrent sa pâleur. Un nuage semblait étendu sur ses yeux. Leurs soins empressés lui firent reprendre ses sens. Mais elle ne dit pas un mot ; elle se rappela son serment, tourna les yeux encore du côté du château de Jupille, et s'en revint à la maison du meunier. Elle expliqua comme elle put sa faiblesse, s'excusant sur le spectacle extraordinaire qui l'avait frappée ; — on se contenta du peu qu'elle voulut bien dire ; et depuis elle ne sortit plus, sinon les jours de dimanche et de fête pour aller à l'église.

Elle se félicita de n'avoir été vue, ni par Aude, ni par sa mère, dont la pensée la faisait trembler. Elle excusa Pépin ; et, quoiqu'elle sentît qu'elle l'aimait tendrement, elle prit la résolution de ne plus chercher à le voir. D'ailleurs, comme femme, elle se sentait humiliée, sans pouvoir se rendre compte de ce mouvement, à la seule idée qu'il était l'époux d'une autre ; et comme chrétienne, quelque chose lui disait qu'elle ne pouvait plus être rien pour lui, puisqu'il était marié.

Berthe s'accoutuma, dans le silence et la tristesse, à sa nouvelle condition — toujours bonne et douce, cherchant à ne pas affliger ses amies du poids de sa peine, et pieusement résignée aux volontés de Dieu.

Mais, comme on le voit, elle vivait à peu de distance d'Aude et de sa mère, au moment même où ces deux femmes, dans la tente des jardins de Herstal, se croyaient délivrées de tous les témoins de leur crime.

## VII.



E temps marcha. L'année suivante, on fit dans tout le pays des réjouissances publiques, parce que la fausse Berthe venait d'accoucher d'un fils, à qui l'on donnait le nom de Léon. Cette nouvelle vint encore froisser le cœur de la fille adoptive du meunier.

Deux autres années passèrent, durant lesquelles Pépin-le-Bref fut presque constamment occupé des guerres de son père.

En l'an 741, quelques mois de paix survinrent ; et Pépin, que quatre ans de mariage avaient encore refroidi pour la superbe Aude, se livrait aux délassements de la chasse dans les résidences de Herstal, de Landen et de Jupille. Un jour qu'il se reposait à ce dernier château, il fut surpris de retrouver dans son esprit le souvenir de la gracieuse villageoise qu'il y avait vue, à l'époque de ses noces. C'était Berthe, de qui les traits l'avaient vivement touché. Souvent la pensée de cette jeune fille, dont il était loin de soupçonner la naissance, avait occupé son cœur. Mais, indépendamment des liens sacrés du mariage, qui devaient le retenir, les devoirs nombreux auxquels l'obli-

geait l'activité de Charles-Martel ne lui avaient pas permis de la rechercher. Il profita de l'occasion pour s'informer d'elle. Il avait laissé Aude à Herstal.

On lui apprit qu'en effet il y avait, chez le meunier de Jupille, une jeune fille charmante, qui se montrait peu, et dont aucun des villageois n'osait espérer la main, quoiqu'elle fût bonne et abordable. Il partit aussitôt pour le moulin, accompagné seulement de son astrologue.



En cheminant, il demanda au docte vieillard ce qu'il pouvait lui découvrir sur la jeune fille dont il avait l'esprit frappé.

— Le meunier n'est pas son père, répondit l'astrologue. Tout le monde le savait.

Il s'arrêta toutefois un instant, examina l'état du ciel, dressa son thème, et déclara, sans trop se faire attendre, que parmi les trois filles qui étaient en ce moment à la table du meunier, l'une — celle du milieu — se trouvait infailliblement « destinée à quelque chose de grand ».

Ce sont les paroles de la chronique.

Pépin entra. À son aspect, le meunier se leva, ainsi que toute sa famille. Le prince jeta les yeux sur la fortunée jeune fille que désignait l'horoscope ; c'était bien celle qu'il cherchait, l'objet de ses rêves depuis trois ans. La princesse rougit excessivement et se troubla. Pépin la pria de se rasseoir. Le meunier, étonné de cette scène, et soupçonnant quelque secret entre son seigneur et Berthe, jugea à propos de s'éloigner un peu ; il quitta la table et se retira dans un coin de la chambre avec sa femme et ses filles. L'astrologue et Pépin restaient debout devant la princesse.

Berthe s'était promptement remise. Mais Pépin, intimidé par un charme qu'il ne pouvait définir, ne trouvait point de paroles. Il s'était approché de la jeune fille. À sa main, plus mignonne et plus fraîche que celles des villageoises, il aperçut un anneau qui attira son attention. Il

prit, avec un respect qui sans doute l'étonna lui-même, cette main tremblante, et reconnu, non sans une grande surprise, l'anneau de fiançailles qu'il avait envoyé à la fille du comte de Laon. — Comment cet anneau se trouvait-il là? — Et que pouvait signifier une si merveilleuse rencontre?



Avant toute explication, quelque chose de vague, qui entra dans le cœur de Pépin, semblait lui dire que celle qui portait ce joyau lui était nécessairement fiancée. Aude, pour en expliquer la perte, avait dit qu'ayant mis sa bague avant de se coucher parmi ses autres bijoux, les brigands qui avaient assailli la tente l'avaient emportée.

— Vous auriez dû savoir, avait répondu Pépin, qu'un anneau de mariage ne quitte jamais le doigt qui l'a reçu.

Et il n'avait plus été question de cette circonstance.

La présence de cette bague au doigt de la belle inconnue plongeait Pépin dans une perplexité dont il craignait de sortir avec douleur. Celle qu'il voyait devant lui était-elle la femme ou la fille d'un brigand? — Oh! non; sa beauté noble et touchante repoussait au loin une telle honte. — Était-elle la fille de la nourrice, enlevée par les bandits? — Mais elle ne pouvait être née de condition serve. — Il ouvrit enfin la bouche pour lui faire toutefois cette question: — Si elle n'était pas Aude?

— Je ne suis point cette femme, dit-elle avec une singulière expression de dédain ou de fierté qui, dans des traits si doux, frappa vivement le prince.

Elle ajouta:

— Un serment très sacré ne me permet pas de dire mon nom.

Après que Pépin, dont les doutes ne purent obtenir aucune solution précise, eut pris son parti sur tout ce mystère, il se tourna vers son astrologue:

— Assurément, lui dit-il, ce bijou aura été vendu ou égaré?

L'astrologue ne répliqua rien.

— De qui tenez-vous cet anneau? dit alors le prince, en se rapprochant de la jeune fille.

— D'une main qui m'a été bien chère.

— Vous avez été mariée?

— Jamais.

— C'est donc le cadeau d'un amant?

Berthe ne répondit point.

— Cet homme vous aime-t-il? reprit Pépin.

— Je l'ignore.

— Et vous avez reçu de lui ce présent?

— Jusqu'à ce jour je ne lui ai jamais parlé...

Le prince, que chaque mot surprenait, fit beaucoup d'autres questions, auxquelles Berthe répondait timidement:

— Je ne puis rien dire de plus.

Il marchait à grands pas dans la chambre, sans faire attention à la famille du meunier, que tous ces mouvements devaient étonner. Puis il reprenait la main de la jeune fille, et, n'osant avouer tout ce qu'il sentait, car Berthe lui imprimait, à force de candeur et d'innocence, un respect profond, il laissait retomber cette main, et s'arrêtait devant son astrologue, qui se tenait impassible comme un homme étranger à la scène.

Enfin le prince saisit encore une fois la main de la belle inconnue, la serra doucement, et lui dit d'une voix précipitée:

— Je sens que je vous aime et que ma vie est dans vos mains...

Aussitôt, comme s'il eût craint de l'avoir offensée, il s'enfuit. — L'astrologue s'empessa de le rejoindre.

Quand le meunier et sa famille se trouvèrent seuls avec Berthe, il y eut mille avis sur tout ce qui venait d'avoir lieu. Dans les mœurs du temps — qui étaient encore un peu sauvages — il n'était pas rare de voir un prince, oubliant, dans la fougue de la passion, les lois de Dieu et de l'Église, épouser plus d'une femme.

— Oh! certes, dit la meunière, qui ne pesait, malgré ses bonnes qualités, que l'intérêt matériel des choses de ce monde, si le prince est épris de vous, nous serons tous heureux et riches.

Berthe frissonna légèrement et ne répliqua rien. Mais tout le reste de la soirée et toute la nuit, elle ne fit que songer à Pépin, dans un malaise extrême; elle reconnaissait qu'elle l'aimait, et ce sentiment effrayait sa conscience. Un instant, pour se soustraire au danger d'une flamme qui lui semblait criminelle, elle projeta de s'échapper encore. Mais elle résista à cette idée. « Je suis sa légitime fiancée, dit-elle en elle-même: — n'ai-je pas sur lui plus de droits que celle qui occupe ma place à sa cour?... »

Cependant elle hésita devant le plan de conduite qu'elle devait se tracer. — Avant de prendre une résolution, elle voulut s'assurer que rien dans ses démarches ne pouvait offenser sa foi de chrétienne. — Elle alla donc, comme elle faisait souvent, confier ses peines et ses doutes à un vieux et saint religieux, qui habitait auprès d'une chapelle de Notre-Dame, à quelques pas de Jupille. — Là, après avoir prié Celle qui a tant souffert et qui adoucît tant de souffrances, elle découvrit, sous le sceau de la confession, au bon solitaire, tout ce qu'elle était, son secret, son vœu et ses pénibles aventures, sachant bien que le silence qu'elle avait promis n'était pas rompu ainsi, qu'elle déposait sa confiance dans un tombeau fermé, et que son vœu n'était pas violé par là.

— Ma fille, dit le religieux étonné, ce que vous m'apprenez est grave. — Le serment que vous avez fait vous lie, et — quand même vous pourriez en être relevée — le mariage du prince est sacré. — Continuez donc à garder le silence; achevez le sacrifice — et marchez sans cesse devant Dieu — qui a ses desseins.

Pépin revint le lendemain et les jours suivants, plus tendre, plus ardent et à la fois plus respectueux à mesure qu'il se croyait plus près de devenir familier. L'astrologue, en lui répétant sa phrase imposante: — Destinée à quelque chose de grand! — ennoblissait encore à ses yeux cet amour. De plus, il dressait des horoscopes qui déclaraient formellement que jamais autre que Pépin ne toucherait le cœur de la jeune fille.

Berthe, néanmoins, ne donnait au prince aucun espoir. Mais tant de vertu unie à tant de douceur l'enflammait au point que la princesse troublée en concevait de l'effroi, et qu'elle ne demandait plus à Dieu que la force de s'éloigner tout à fait d'un prince pour qui elle ressentait un penchant condamné.

Dans ces entrefaites, une maladie grave de Charles-Martel obligea Pépin à une absence qui devait durer un mois. Il y avait deux ans que Charles s'affaiblissait; et, quoiqu'il n'eût que cinquante-deux ans, il sentait qu'il allait s'éteindre, épuisé, comme Clovis, cet autre guerrier, mort de vieillesse ou de fatigue à quarante-cinq ans.

Après s'être mis pieusement sous la protection de saint Denis, Charles, ayant partagé ses domaines entre ses enfants, rendit l'âme, auprès de Compiègne, le 21 octobre 741.

En revenant du deuil d'un père si révérend, Pépin alla, triste encore, revoir Berthe, qui tressaillit à son retour — mais qui le supplia de ne plus l'offenser par un amour impossible — devant lequel ses poursuites l'obligeraient à fuir...



## VIII.

PENDANT que Pépin, agité, n'osait ni résister à Berthe, ni lui promettre de l'oublier, le comte et la comtesse de Laon, qui recevaient deux fois par an des nouvelles de leur fille, attention dont la fausse Berthe s'empressait d'autant plus de s'acquitter, qu'elle ne désirait pas que ceux qu'elle appelait son illustre père et sa noble mère lui envoyassent, dans leur inquiétude, des messagers qui eussent connu la véritable princesse — le comte et la comtesse nourrissaient depuis longtemps le doux projet de revoir et

d'embrasser encore leur chère Berthe, et de serrer dans leurs bras leur petit-fils. Les blessures du vieux comte étaient complètement guéries. Il se disposait au voyage de Herstal, quand le bruit de la mort de Charles-Martel vint le presser de partir. Il lui fallait aller faire hommage à Carloman, son nouveau suzerain. Sachant la tendre amitié qui unissait Carloman et Pépin, il était sûr que, beau-père du plus jeune de ces princes, il ne pouvait manquer d'être bien accueilli. La comtesse de Laon, qui devait l'accompagner dans ce long voyage, n'avait plus de force contre le besoin maternel de presser encore, avant de mourir, sa fille bien-aimée sur son cœur.

Charibert et sa femme partirent donc, avec un cortège convenable. Ils traversèrent les Ardennes; et avant de se rendre à Cologne, séjour de Carloman, ils se dirigèrent sur Herstal, ne sachant pas que Carloman, leur suzerain, les y précédait, et devancés eux-mêmes par un courrier qui les annonça à Pépin. L'effroi de la nourrice fut immense, à cette nouvelle imprévue. Elle courut trouver sa fille, qui, par bonheur en ce moment-là, était dans la chambre où elle couchait. Aude pâlit et trembla comme une criminelle:

— Tout est découvert, dit-elle; il nous faut prendre la fuite.

— Ne perdons pas courage ainsi, dit la nourrice. C'est une dernière épreuve à subir. Si tu me secondes, ma fille, nous saurons tromper la comtesse même. Tu vas te mettre au lit à l'instant; je cours chercher le médecin; je dirai que tu es malade. Il l'attestera. Le jour est sombre dans cette alcôve; la comtesse de Laon ne fera que t'entrevoir; et elle te prendra pour Berthe, si tu l'appelles ma mère, en contrefaisant la voix douce et tendre de la princesse, comme tu le savais autrefois, quand nous étions avec elle. Pour mettre Pépin dans nos intérêts, nous dirons que c'est une nouvelle grossesse. Plus de quatre ans ont passé depuis que nous avons quitté le château de Laon; la comtesse doit avoir un peu oublié les traits de l'autre. Tu n'es pas si différente, sous ses habits de princesse. Elle te prendra pour sa fille.

Aude, qui n'était pas si rassurée, car elle avait des remords, eut pourtant l'air de comprendre sa mère; elle se hâta de quitter ses vêtements, de s'envelopper de coiffes et de se mettre au lit. Elle abusa le médecin par l'exposé de douleurs imaginées. On répandit dans le palais le bruit de cette indisposition subite, causée, disait-on, par l'émotion, par la joie, par la surprise. Pépin était allé, avec son frère chéri, au-devant du comte de Laon, étouffant de son mieux le mécontentement où il était de l'épouse qu'il lui avait donnée, mécontentement que sa nouvelle passion rendait plus lourd.

Lorsqu'il rentra dans le palais, comme le comte et la comtesse cherchaient des yeux leur Berthe chérie, surpris de ne pas la voir accourir à leur rencontre, on annonça que la princesse, frappée d'une émotion trop vive, s'était trouvée tout à coup indisposée. La comtesse, troublée, demanda qu'on la conduisît sur-le-champ au lit de sa fille. La nourrice parut aussitôt, et, se ressouvenant de ses devoirs à l'égard de la comtesse de Laon, elle se mit à genoux pour lui baiser la main. Puis elle la rassura, la pria de ne pas faire parler beaucoup la princesse, lui fit embrasser le petit Léon, et l'introduisit dans la chambre de la fausse malade. Le comte Charibert, ayant pris dans

ses bras le prince enfant, qu'il croyait son petit-fils, l'accablait de ses caresses et suivait très ému sa noble épouse.



La comtesse, en entrant dans la chambre où se trouvait celle qu'on appelait sa fille, courut se pencher sur le lit, embrassa longuement la fausse Berthe, et reçut d'elle des caresses si vives, qu'elle ne songea pas d'abord à la regarder attentivement. Charibert embrassa sa fille à son tour avec tendresse, et ne s'aperçut de rien. Alors la dame de Laon s'inclina de nouveau sur Aude ; et malgré l'obscurité qui régnait dans l'alcôve, à travers les larmes de joie qui voilaient ses yeux, elle crut trouver sa fille changée.

— C'est l'émotion, dit la nourrice.

Pépin ajouta :

— La princesse s'est toujours portée à merveille.

La comtesse jusque-là n'avait entendu sortir de la bouche de celle qu'elle traitait comme sa fille, que des mots à peine articulés. Elle se mit à lui faire de ces questions qui abondent dans le cœur des mères, après une longue absence.

— Aurais-tu souffert, ma fille ? dit-elle : il me semble que tes traits sont devenus moins délicats ?

— C'est l'émotion, dit la nourrice.

— Est-ce vrai, mon enfant ? reprit la comtesse.

— Oui, ma mère ! répondit Aude, d'une voix qui n'avait pas la suavité de celle de Berthe.

— Tes cheveux étaient plus blonds, ma Berthe !

— J'avais quatre ans de moins, ma mère : et puis l'obscurité peut vous les faire paraître plus foncés.

— Tu parlais, mon enfant, avec un accent plus doux et plus harmonieux.

— C'est l'émotion, noble dame ! dit la nourrice.

— Je suis si enrhumée ! ajouta Aude.

— Ne la faites plus parler, cette chère enfant ! dit Charibert en allant l'embrasser encore.

Le médecin rassura la comtesse de Laon. Il exprima l'opinion qu'après une agitation comme celle que la princesse avait éprouvée il était à propos de la laisser sommeiller un peu.

Pépin-le-Bref emmena ses nobles hôtes dans la grande salle, où l'on avait préparé un somptueux festin.

Là, Carloman devait recevoir les hommages du comte.

Aude se retrouva donc seule avec sa mère ; elle respira. Les deux femmes tinrent conseil.

— Tu ne seras pas reconnue, mon enfant, dit la nourrice. Tout ira bien. Seulement, garde ta présence d'esprit et fie-toi à ma vigilance. Je ferai attention à tout.

La jeune femme se leva, tout en causant d'un air distrait avec sa mère. Elle tira de son coffre la boîte qui contenait ses bijoux — et se mit à les regarder.



— Ce serait dommage de quitter tout cela ! dit-elle.

La nourrice releva sa confiance. — Dès qu'elle s'aperçut qu'on se levait de table, elle lui fit un signe nouveau. Aude retourna à son lit, s'y enfonça et mit son cher écrin auprès d'elle. La comtesse de Laon rentra. Elle fut surprise de voir sa fille encore assoupie.

— C'est l'émotion, dit la nourrice ; elle dormait ainsi dans le grand voyage.

Et de nouveau, pour distraire cette mère inquiète, elle lui remit dans les bras son petit-fils, que la bonne dame accabla encore de baisers, ne soupçonnant pas que cet enfant lui était étranger.

Aude parut se réveiller deux ou trois fois, continua de jouer son personnage avec celle qui se croyait sa mère ; et le soir vint.

Pendant le souper, la fausse malade eut un nouveau répit. Après ce dernier repas, le comte et la comtesse de Laon, fatigués par une telle journée, et pressés par le besoin du repos, s'allèrent coucher. Mais la pauvre mère ne dormait point. Elle sentait dans son cœur quelque chose de sombre, dont elle ne pouvait se rendre compte. Il lui semblait qu'un mauvais rêve l'agitait depuis le matin. Elle avait revu sa fille — et ne croyait pas l'avoir

retrouvée. C'était une bouche moins fraîche, une figure plus osseuse, une peau moins polie, des mains plus rudes.

Une pensée horrible lui vint. « M'aurait-on changé ma fille ? »

Bien vite, elle repoussa cet égarement ; elle se raisonna : Depuis quatre ans, Berthe n'était-elle pas l'épouse de Pépin ? Elle était malade ; elle pouvait être affectée en effet par l'émotion. — D'ailleurs n'avait-elle pas toujours été sous la sauvegarde de sa bonne nourrice — cette femme si dévouée !

Ces idées lui remirent le cœur.

Mais, d'autres pensées s'enchaînant à celles-là, en songeant à la nourrice, elle se rappela que — tout entière au bonheur de revoir sa fille — elle n'avait pas même adressé un mot de compassion à la pauvre femme, sur la perte cruelle de la sœur de lait de Berthe. Elle s'étonna aussi de ce que ni Berthe, ni la nourrice, ne lui avaient parlé d'Aude. — Ces réflexions travaillèrent la bonne comtesse toute la nuit.

Peu à peu, le souvenir d'Aude lui revint ; — elle lui apparut en quelque sorte. Il lui sembla voir cette jeune fille devant elle. — Celle-là avait les cheveux moins blonds, la figure moins fine, les mains plus fortes, la voix moins veloutée que sa chère Berthe. Une sorte de délire, comme un cauchemar violent, pesa sur la poitrine de la comtesse.

« Mais celle que j'ai tant embrassée, dit-elle, ressemble plus à Aude qu'à ma fille. — Si c'était ma Berthe que les brigands eussent enlevée ? Et si la nourrice avait mis sa fille à la place de mon enfant — pour m'épargner la douleur d'apprendre sa perte — pour m'empêcher de descendre au tombeau avec désespoir ! »

Une confusion de mille idées incohérentes se heurta dans la tête malade de la comtesse de Laon.

Tout à coup, elle s'avise ; — elle se lève ; — elle veut s'éclaircir ; elle a un moyen sûr de reconnaître son sang : Berthe a un pied plus grand que l'autre !...

Le jour commençait à poindre. La comtesse de Laon se rend à la chambre de la princesse, qui était éveillée, mais qui feignit de nouveau le sommeil. Sans remarquer la nourrice, qui, couchée dans un autre coin, se lève inquiète sur son séant, elle court au lit de sa fille, — le décou-



vre par en bas — ardente, muette, palpitante — saisit les pieds de la fausse Berthe, les mesure, les trouve égaux, s'enfuit en criant : « Ce n'est pas ma fille ! » — et va tomber évanouie dans le sombre corridor.

— Tout est perdu, cette fois !

C'est le seul mot que murmura Aude en se levant brusquement et se hâtant de quitter sa chambre, malgré les supplications de la nourrice.

Mais les cris de la comtesse de Laon avaient été entendus. Charibert, Pépin, Carloman, accoururent. Toute la cour fut bientôt debout. La pauvre mère ne reprenait pas ses sens. On lui prodiguait en vain les soins les plus empressés. Ce ne fut qu'au bout de deux heures qu'elle rouvrit les yeux. Elle raconta, en fondant en larmes, sa cruelle découverte. Aussitôt Pépin, Charibert et tous leurs officiers se rendirent à la chambre de la fausse Berthe. — Le lit de la princesse était vide. On la chercha dans tout le palais ; elle n'y était plus. — On arrêta la nourrice, qui s'enfuyait par les jardins. On eut des inquiétudes sur l'épouse qui avait usurpé le lit de Pépin. On craignit un instant qu'elle ne se fût jetée dans la Meuse. L'horreur augmenta lorsqu'on s'aperçut qu'elle avait emporté son fils, le petit Léon. — On fut plus rassuré, en apprenant qu'avec elle avaient disparu sa cassette de bijoux, son riche poignard oriental et le cheval arabe que Charles-Martel lui avait donné.

La matinée se passa dans ces investigations et ces troubles. La nourrice fut mise à la torture. Elle avoua toute la série de crimes qui avait élevé sa fille au rang de princesse. Rien ne peut exprimer le désespoir de la comtesse de Laon, et la fureur de Charibert, qui demandait le sang de cette méchante femme. Pépin ne voulut pas que la mère de celle qui avait été sa femme subît une mort infamante. Il la condamna à une prison perpétuelle. — Mais la nourrice se pendit dans son cachot, une heure après qu'elle y fut entrée.

## IX.



ANDIS que la comtesse de Laon se livrait à des larmes d'angoisses qui semblaient ne plus devoir se tarir, et que Charibert exhalait en rudes sanglots sa douleur de vieux guerrier, la pensée de la jeune fille du moulin vint jeter dans le cœur de Pépin-le-Bref une lueur d'espérance, qui le transporta. Il y avait tant de mystère dans cette jeune fille ; — elle possédait l'anneau qu'il avait envoyé à sa fiancée. — Peut-être savait-elle quelque chose et consentirait-elle à parler dans de si graves circonstances ; peut-être même Berthe, échappée aux assassins... Il n'osait achever le cours de son pressentiment.

Laissant la pauvre comtesse aux soins de Carloman et du bon évêque d'Auxerre venu avec lui, il emmena insensiblement Charibert, en lui prodiguant des paroles consolantes. Il le conduisit jusqu'au moulin de Jupille. Berthe, comme il s'avançait, se trouvait assise à la porte. — Du plus loin qu'il aperçut la jeune fille, Charibert éprouva une sensation extraordinaire. — Il se frottait les yeux ; — il croyait rêver à son tour... — Berthe fut plus sûre de son regard ; elle s'élança et se jeta au cou du vieux brave, en s'écriant :

— Mon père !...



Une larme de bonheur roula dans l'œil de Pépin. Son cœur palpita avec une violence extrême. En se retournant pour cacher son agitation, il trouva derrière lui son astrologue, qui — lui prenant le bras — répétait de son ton grave :

— Destinée à quelque chose de grand!...

Pépin, ravi de retrouver sa véritable épouse dans celle qu'il aimait et qui en était si digne, rassuré pleinement par un sourire de Berthe — la fit monter sur son cheval, avec ses habits de villageoise, et, tenant lui-même par la bride le noble palefroi, la conduisit à Herstal.



Elle marchait à côté de son heureux père, qui, en cheminant, ne pouvait détacher ses yeux d'elle.

Des coureurs furent envoyés en avant pour prévenir la malheureuse mère. De l'excès de la douleur, le passage à une si grande joie fit craindre un moment pour sa vie. Mais il y a de la force dans un cœur maternel.

On ne dépeindra pas le bonheur de la mère et de la fille. Des fêtes pompeuses allaient être ordonnées par Pépin, qui partageait leurs transports. Mais pour la pieuse Berthe, après les vives effusions de l'amour filial, après les heureuses larmes de la tendresse et de la joie, il survint tout à coup, dans l'ardent empressement de Pépin, une nouvelle inquiétude pénible. — Celui qu'elle aimait, de qui elle était la fiancée, et que le devoir inflexible l'avait contrainte à repousser jusqu'alors — se présentait en ce moment comme un époux.

— Hélas! Sire, dit-elle, éclairée subitement par une réflexion douloureuse, des nœuds que rien ne peut rompre, car l'Église les a bénis, nous séparent encore; Aude est votre épouse.

Tous les cœurs se glacèrent à ces mots. On savait Berthe trop religieuse pour transiger avec sa conscience.

Le vieux moine dans le sein de qui elle avait déposé ses scrupules et ses craintes arriva alors au palais de Herstal, attiré par le bruit de l'événement. — Il confirma ce que Berthe avait dit.

— Mais, interrompit en se levant l'évêque d'Auxerre, il y a pourtant une chance — sans attendre la mort attestée de la fugitive — de qui peut-être vous n'aurez jamais de nouvelles. Selon les lois des Francs, que respecte et que suit en ce point la discipline canonique, — le premier mariage du prince Pépin est nul, si Aude, comme il est probable, était serve et si elle n'a pas été affranchie. De plus, il y a eu erreur sur la personne...

Des acclamations d'allégresse s'échappèrent de toutes les poitrines pour accueillir ce trait de lumière.

Berthe se rappela alors qu'en effet, à la demande de son père, l'affranchissement d'Aude avait été remis au jour du mariage, qui n'avait pas eu lieu pour elle. Aussitôt, elle tendit la main à Pépin, bénissant cette circonstance qui sauvait son bonheur.

Les noces de Pépin et de Berthe se célébrèrent avec une pompe extraordinaire, et les fêtes en furent prolongées durant un mois.

Berthe se montra sous la couronne aussi noble, aussi digne et en même temps aussi affable et aussi bonne qu'on l'avait vue chez le meunier. Elle fit apporter du moulin son rouet et sa quenouille — déclarant qu'elle voulait filer elle-même le lin des chemises de son époux, et disant qu'une femme doit, jusque sur le trône, donner l'exemple du travail, qui est aussi une vertu, puisque la Religion en a fait un devoir.

Les peuples n'ont pas oublié cette parole de la bonne princesse; et lorsqu'on rappelle ces vieilles vertus de famille, qui deviennent rares, on dit encore qu'elles brillaient surtout — au temps où la reine Berthe filait.

Le meunier et sa femme furent comblés de biens. Les deux filles du meunier furent richement mariées, et demeurèrent les amies de la princesse, qu'elles avaient toujours traitée comme une sœur.

Jupille devint la résidence favorite de Berthe, que sa mère ne voulut plus quitter. Charibert abandonna aussi son comté de Laon pour rester auprès de son gendre. Dans cette grande année 742, Berthe accoucha d'un fils. Ce fils — un jour — s'appellera Charlemagne.

Quatre ans après le mariage de Berthe, Carloman — dégoûté du monde — laissa à son frère Pépin ses États ; et Pépin devint unique souverain de toutes les contrées occupées par les Francs. En 755, — il fut proclamé et couronné roi ; — en 752, le pape Etienne III, venu dans le pays des Francs, sacra le roi Pépin-le-Bref et la reine Berthe au Grand Pied.

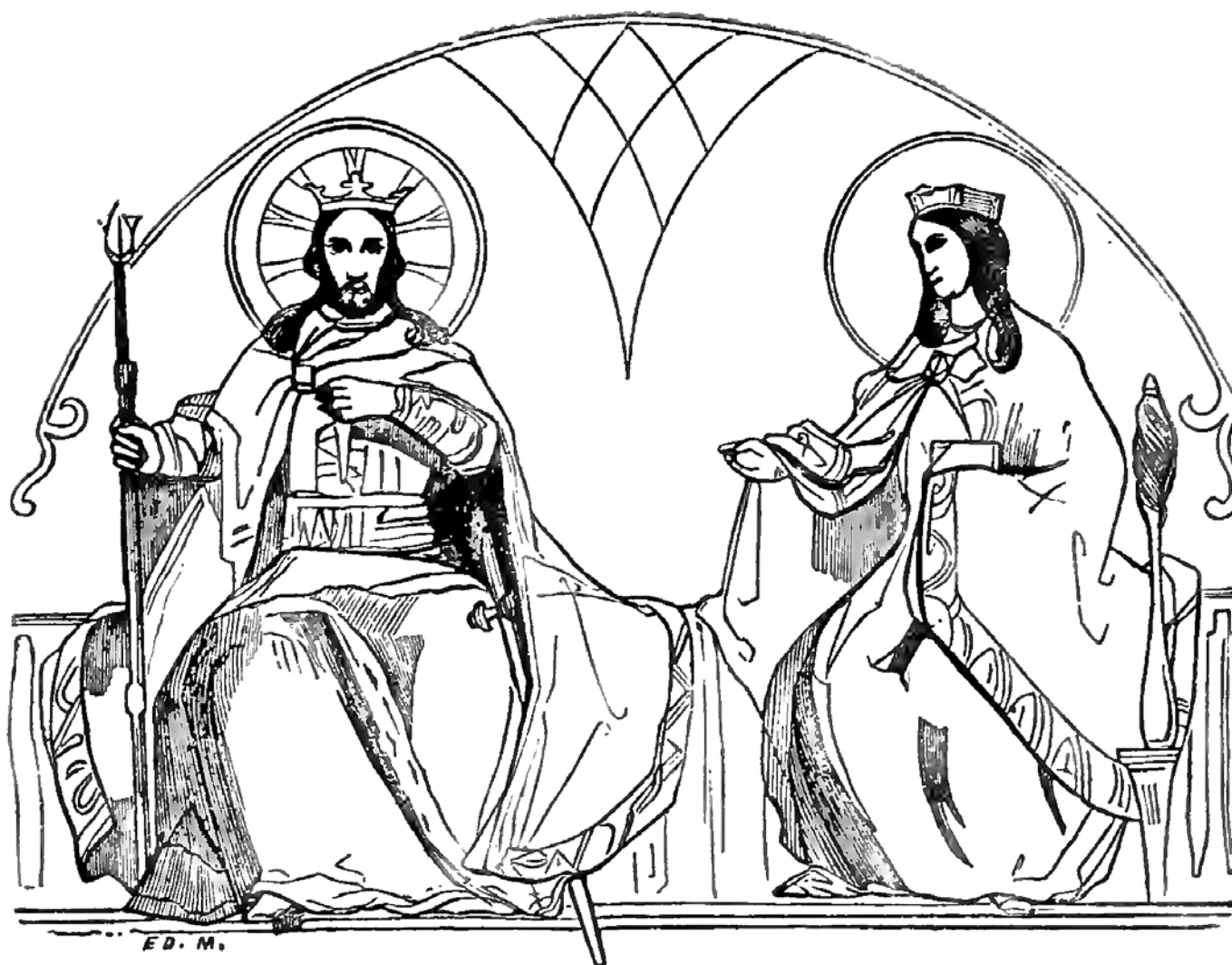
Pendant ce temps-là, Carloman avait pris l'habit religieux au Mont-Cassin près de Rome. Aude, qui s'était réfugiée aussi en Italie, connaissant sa retraite, lui envoya son fils Léon, et s'en alla finir ses jours dans la pénitence, au fond d'un monastère.

Léon fut élevé saintement et ne sut jamais son origine. Devenu pape, sous le nom de Léon III, dit la chronique, ce fut lui qui, en l'an 800, couronna dans Rome Charlemagne empereur.



Et c'est à Charlemagne que l'astrologue faisait allusion, lorsqu'il disait de Berthe :

— Destinée à quelque chose de grand !



Pépin et Berthe, d'après un vitrail antique.

*En 4<sup>e</sup> de couverture :*

*En haut :* Gisants de Pépin-le-Bref et de Berthe de Laon – Basilique de Saint-Denis (France) –  
XIII<sup>e</sup> siècle (Roi Bushi, Wikimedia Commons).

*En bas :* Lithographie de Delpech représentant Berthe, femme de Pépin.

